

## À travers des nuits dépaysées

*De quoi t'ennuies-tu, Éveline?* et *Ely! Ely! Ely!* de Gabrielle Roy

Keiko SANADA

### I Récits de voyage à travers la nuit

*De quoi t'ennuies-tu, Éveline?* et *Ely! Ely! Ely!* de Gabrielle Roy, deux récits réunis dans un bouquin, sont publiés en 1979<sup>1)</sup>. C'est sa dernière oeuvre publiée avant sa mort en 1983.

Comme l'éditeur l'explique, quant à *Éveline?*, ce récit avait été écrit pour la première fois au début des années 60, et formait ce qu'on appelle le <circle> des romans autobiographiques de G.Roy, ainsi que *Rue Deschambeault*, *Ces enfants de ma vie* et *la Route d'Altamont*. Tous ces romans sont basés sur les souvenirs de l'auteur, et les histoires qui se déroulent au Manitoba, pays natal de G.Roy, sont toujours racontées par <je> Christine, la narratrice et le personnage principal, projection sans doute de l'auteur lui-même.

Dans cette série de romans, Gabrielle Roy n'a cessé de décrire la figure de sa mère, qui est incarnée par Éveline. Projeté et brossé assez tôt, *Éveline?* est cependant demeuré longtemps inachevé. Ce récit n'a été terminé qu'à la fin des années 70, quand l'auteur avait déjà dépassé l'âge de 60 ans, se rapprochant ainsi de l'âge de sa mère lors de son décès. D'ailleurs, l'achèvement du récit n'a été possible qu'à l'aide de son éditeur, puisque G.Roy, elle-même, était dans un état de santé précaire qui allait aboutir quelques années plus tard à sa mort<sup>2)</sup>.

\* \*

*Éveline?* est une histoire à la fois singulière et lumineuse. Il s'agit du récit du voyage d'Éveline la menant du Manitoba jusqu'en Californie. Éveline n'avait que peu voyagé dans sa vie. Mais son rêve de départ prend forme pour la première fois à la réception

d'un télégramme curieux de la part d'un de ses frères, Majorique : "Majorique à la veille du grand départ souhaite revoir Éveline. Argent suit<sup>3)</sup>". Majorique s'était installé depuis longtemps en Californie et ils ne s'étaient pas vus depuis plus de 30 ans. En fait, autrefois, Majorique lui avait demandé en scrutant son visage songeur, "De quoi t'ennuies-tu, Éveline?". Devinant tout de suite ce dont elle s'ennuyait, Majorique lui avait promis ; "Un jour, je te ferai venir, loin, là où je serai, peut-être en Californie<sup>4)</sup>". Hésitante entre inquiétude et émerveillement, Éveline prend la décision de rejoindre son frère. C'est ainsi qu'elle embarque en plein hiver dans l'autobus qui relie la nuit noire et glacée du Manitoba au soleil de la Californie.

C'est un récit, en fait, aux scènes nocturnes nombreuses.

...l'autobus bondé de gens parut lancé à travers l'hiver comme dans un immense pays gelé, qui criait sa solitude en longs coups de vent. Les phares éclairaient faiblement un morceau de la grand-route entre des banquises découpées comme au couteau par le chasse-neige. Tout le reste était nuit.

...le vent et la neige se jetaient sur les vitres de l'autobus et les secouaient avec rage. De toutes parts, on entendait hurler la nuit. (EV p.16.)

Ainsi, on dirait que la nuit occupe une place centrale dans l'oeuvre. Sa présence évoque une existence originale et même des sensations mystérieuses. À cela s'ajoutent les descriptions de paysages déserts qui créent le climat particulier qui règne dans ce récit.

...Ce pays était presque entièrement désert. Pendant des heures, on ne vit aucune habitation. ...Le cœur d'Éveline s'exaltait de cette sauvagerie. C'était son amour des espaces infinis, de ces grands espaces qu'on dirait inutiles, qui revivait ici. (EV p.38)

La nuit noire et silencieuse et les paysages déserts plongent Éveline et d'autres passagers dans une songerie étrange sur leurs propres vies. Or, Éveline se met à raconter vivement ses souvenirs, par exemple, l'attachement de sa mère pour le petit village montagneux du Québec. Dès lors, "les souvenirs des unes appellent les souvenirs des autres<sup>5)</sup>", et les récits rassemblent les gens.

En plus, ce qui est remarquable, c'est le sentiment de dépaysement créé par la nuit sur les paysages déserts.

Autant Éveline aimait raconter, autant elle aimait écouter. Cette nuit-là elle se sentit délicieusement dépayée, et assez jeune encore pour goûter la richesse qui accompagne le dépayement. (EV p.42.)

Ainsi, se déroule l'histoire du voyage d'Éveline au sein de scènes nocturnes, étranges et dépayantes.

\* \* \*

*Ely! Ely! Ely!* aussi raconte un voyage nocturne. Gabrielle Roy a écrit ce bref récit entre 1978 et 1979 vers l'âge de 70 ans, inspirée de souvenirs d'un voyage qu'elle avait entrepris alors qu'elle était encore toute jeune journaliste. Le train part un peu avant minuit de Winnipeg vers Ely, village qui n'en est pas très éloigné dans la Prairie. Le train s'arrête et, devant les yeux de la journaliste, apparaissent dans la nuit des scènes désertes et étranges.

Il (le chef de train) ouvrit la porte à un vent furieux, sur une campagne d'un noir d'Apocalypse, et dans ce gouffre, sur le ton de l'incantation, lança à grands cris : Ely! Ely! Ely! (EL p.99.)

Descendue à cette station désertée, la protagoniste commence à traverser à pied "l'infini soyeux de la nuit sur la Prairie<sup>6)</sup>" en direction d'étincelles éparpillées au loin. Ce récit aussi abonde en descriptions nocturnes et amène les lecteurs au cœur de la nuit.

Or la nuit que j'avais pu croire vide et inanimée se révélait toute pleine de légers bruits chantants qui se rattachaient à une vie nocturne abondante, quoique, tout d'abord, un peu difficile à déchiffrer. (EL p.101.)

En plus, dans les scènes désertes de la nuit, habite également une étrangeté tangible, un signe de dépayement.

J'allais lentement. Cette nuit insolite où j'étais débarquée en étrangère me devenait familière et amicale. (EL p.102.)

Ainsi, dans *Éveline?* et *Ely! Ely! Ely!*, remarquons-nous, la présence de la nuit acquiert, au-delà d'une simple toile de fond, une existence originale chargée d'un sens important. Par surcroît, la nuit y apparaît toujours comme source de dépaysement. Mais que signifie en fait cette nuit? Et cette sensation de dépaysement, quel sens pouvait-il avoir pour la romancière?

Nous essayons, donc tout d'abord, de cerner le sens de dépaysement en nous penchant sur ses écrits.

## II Dépaysement et Gabrielle Roy

Dès les toutes premières phrases de l'autobiographie de Gabrielle Roy, *La détresse et l'enchantement*, le sentiment de dépaysement est manifeste.

Quand donc ai-je pris conscience pour la première fois que j'étais, dans mon pays, d'une espèce destinée à être traitée en inférieur? Ce ne fut peut-être pas, malgré tout, au cours du trajet que nous avons tant de fois accompli, maman et moi, alors que nous nous engageons sur le pont Provencher au-dessus de la Rouge, laissant derrière nous notre petite ville française pour entrer dans Winnipeg, la capitale, qui jamais ne nous reçut tout à fait autrement qu'en étrangères. Cette sensation de dépaysement, de pénétrer, à deux pas seulement de chez nous, dans le lointain, m'était plutôt agréable, quand j'étais enfant. Je crois qu'elle m'ouvrait les yeux, stimulant mon imagination, m'entraînait à observer<sup>7)</sup>.

Ainsi, chez Gabrielle Roy, le dépaysement provient, avant tout, de sa propre condition en tant que francophone minoritaire au Manitoba.

Gabrielle Roy rappelle, même dénonce, souvent dans son autobiographie et ses essais, la condition difficile de la francophone minoritaire au Manitoba, déchirée et aliénée, face à la majorité anglophone. Cependant, comme le texte précédent le trahit, ce qui est remarquable chez cet auteur, c'est que le dépaysement, en dépit des difficultés, n'est pas du tout pareil au sentiment tragique de l'aliénation. Gabrielle Roy évoque le dépaysement plutôt comme une sensation stimulante et quelque chose de positif.

Par ailleurs, dans son essai "Mon héritage du Manitoba" intégré à *Fragiles lumières de la terre*, la romancière explique à quel point la diversité ethnique au Manitoba avait

suscité son intérêt et marqué sa vie. Inspirée des figures dépayées, des immigrants qu'elle a vus dans son enfance au Manitoba, Gabrielle Roy s'exprime,

... Voilà donc le second cadeau merveilleux que j'ai reçu du Manitoba : y avoir entrevu, toute jeune encore, la disparité de l'espèce humaine ... Sans que j'eusse à voyager, je pouvais voir défiler sous mes yeux les gens d'ailleurs ... pour moi ce spectacle des dépayés qu'il (le Manitoba) m'a offert toute jeune est devenu inséparable de mon sentiment de la vie<sup>8)</sup>.

D'ailleurs, comme son autobiographie nous le raconte, la vie de cette romancière est profondément marquée par la migration: l'émigration de ses ancêtres du Québec au Manitoba, le départ en Europe de l'auteur lui-même et enfin son installation au Québec loin de sa province natale. Ainsi, le dépayement se trouve au cœur du parcours personnel de Gabrielle Roy. Dans ce sens, le dépayement pourrait épouser une sensation de dérive, de déracinement, enfin de solitude. Toutefois, dans ce contexte aussi, l'auteur met plutôt l'accent sur une facette positive du dépayement, celle de pouvoir mieux saisir la réalité.

J'y acquérais sans doute déjà ce sentiment de dépayement, cette sensation de dérive de nos habitudes qui, par la légère angoisse qu'elle engendre, n'a pas son pareil pour nous obliger à tâcher de tout voir, de tout saisir, de tout retenir au moins un instant<sup>9)</sup>.

Par conséquent, engendré et renforcé par différents aspects de sa vie, le dépayement constitue, pourrait-on dire, un des noyaux importants de l'état spirituel de Gabrielle Roy.

### **III *Ely! Ely! Ely!* : La nuit transparente**

Les réflexions précédentes sur le dépayement de G.Roy nous permettront de mieux dégager les sens profonds de *Eveline?* ainsi que de *Ely! Ely! Ely!* .

Nous abordons d'abord *Ely! Ely! Ely!*, récit à la fois étrange et symbolique. Comme nous l'avons déjà vu, l'histoire se déroule tout au cœur de la nuit.

La protagoniste, projection de l'auteur lui-même, semble-t-il, au bout d'une errance à

travers la Prairie, arrive enfin au seuil d'un petit hôtel du village. De l'intérieur de la taverne de cet hôtel, lui parvient un flot de conversations menées en diverses langues. Cette "Babel grondante<sup>10)</sup>" forme à distance, "la plus étrange clameur<sup>11)</sup>". La jeune journaliste, égarée en pleine nuit, à l'entrée de cet hôtel au bord de la Plaine, attire les regards stupéfaits et curieux des gens réunis là. Ils n'avaient pas entendu de bruits de voiture. Et pour ce qui est du train, l'idée n'était venue à personne qu'il existait un bref arrêt quelque part par là. En fin de compte, cette fille qui portait sur le visage "la marque d'une sorte d'intoxication puisée à l'étrangeté de la nuit<sup>12)</sup>", d'où avait-elle surgi?

Le patron de l'hôtel lui pose subitement la question. — "D'où sortez-vous?<sup>13)</sup>" L'atmosphère est singulière et originale: le voyage insolite en pleine nuit, le murmure de voix en langues discordantes, précipite la journaliste dans une introspection étrange. La simple question que le patron lui a posée retentit en son for intérieur comme une interrogation significative sur sa propre identité. "D'où, en effet, est-ce que je venais?<sup>14)</sup>" se demande la protagoniste. S'ouvre donc un gouffre infini que l'on remonte jusqu'à l'origine malgré soi. Alors, elle a même envie de demander aux gens "D'où vient-on? Est-ce qu'on le sait!<sup>15)</sup>" Au moment où la protagoniste se pose cette question, elle laisse flotter à son insu son regard, dehors, tout au milieu de la nuit.

... Sans le savoir, je fixais, au-delà du seuil ouvert, le noir de la nuit. De doux bruits vagues de la Prairie toute proche venaient mourir sur ce pas-de-porte comme si, à petits soupirs, elle exhalait son désir d'avoir de la compagnie. (EL p.107.)

Or, toutes les scènes nocturnes dans ce récit sont fort évocatrices, comme si la nuit et la Prairie accompagnent et même incitent cette interrogation de la protagoniste.

D'autre part, les éclaircissements suivants de E.Lévinas rejoignent bien, semble-t-il, ces descriptions nocturnes de G.Roy. Le philosophe dessine l'espace nocturne en s'attachant à la question de l'existence, de l' "il y a".

... Il est impossible devant cette invasion obscure de s'envelopper en soi, de rentrer dans sa coquille. On est exposé. Le tout est ouvert sur nous. Au lieu de servir à notre accession à l'être, l'espace nocturne nous livre à l'être<sup>16)</sup>.

Il dit aussi,

... Il y a l'espace nocturne, mais ce n'est plus l'espace vide; la transparence, qui, à la fois, nous distingue des choses et nous permet d'y accéder, par laquelle elles sont données<sup>17)</sup>.

Ainsi, Lévinas évoque la transparence qui réside dans un univers nocturne. La nuit n'est donc pas une obscurité ténébreuse. C'est la transparence ou la lucidité qui remplit la nuit et éclaire l'être.

Par ailleurs, rappelons que, chez G.Roy, c'est une sensation de dépaysement qui permet par excellence d'observer et de saisir la réalité. En conséquence, la transparence de la nuit qu'évoque Lévinas se superposerait bien à cette sensation de dépaysement de G.Roy.

À ce propos, les scènes nocturnes dans *Ely! Ely! Ely!* sont très significatives. Au sein de la nuit pleine de signes de dépaysement, se posent des interrogations révélatrices sur l'identité, comme si le gouffre de la nuit l'y avait invité.

#### **IV De quoi t'ennuies-tu, Eveline?: À la recherche des instants enfin réunis**

Si les scènes nocturnes dans *Ely! Ely! Ely!* symbolisent une conscience éveillée, une des caractéristiques importantes du dépaysement chez G.Roy, nous en retrouverons dans *Eveline?* d'autres aspects remarquables.

Ce récit raconte le voyage d'une femme à bord d'un autobus au milieu de la nuit. L'autobus file et file à travers plusieurs nuits glacées. Ce que *Eveline?* nous transmet, c'est éminemment une sensation de "traverser". Que Majorique, son frère qui l'a invitée à ce voyage, soit vivant ou mort, n'est pas évident. Donc, l'objectif du voyage serait plutôt un prétexte. Ce qui importe dans ce récit, c'est le parcours lui-même du Manitoba jusqu'en Californie, traversant le continent d'Amérique du Nord, trajet au cours duquel Eveline rencontre des gens et des paysages tout à fait nouveaux.

Cette sensation de "traverser" des scènes nocturnes renvoie inévitablement à la notion d'"intervalle". Donc l'espace nocturne ici, c'est un gouffre obscur, le néant peut-être. Cependant ce n'est pas le néant infini, sans repère. On devrait le considérer plutôt comme un lieu en suspens entre deux pôles. En ce qui concerne ces idées, les réflexions suivantes de E.Lévinas nous fourniront un excellent support.

... On part de l'être qui est un contenu limite par le néant. Le néant est encore envisagé comme la fin et la limite de l'être, comme un océan qui le bat de tous côtés. Il faut précisément se demander si, impensable comme limite ou négation de l'être, le "néant" n'est pas possible en tant qu'intervalle et interruption, si la conscience avec son pouvoir de sommeil, suspension, d'*époché*, n'est pas le lieu de ce néant-intervalle<sup>18)</sup>.

Par conséquent, si le voyage à travers l'espace nocturne dans ce récit, reflète bien la sensation de dépaysement chez Gabrielle Roy, c'est même de ce "néant-intervalle" dans un sens spirituel que le dépaysement surgit. D'ailleurs, on retrouve cette image du "néant-intervalle" dans la métaphore des "espaces interplanétaires<sup>19)</sup>" qu'évoque Majorique dans son rêve et qui sert bien à la renforcer.

Ainsi, le dépaysement chez G.Roy ne sera pas réduit à la dérive définitive à partir d'un point ou au déracinement radical conduisant à l'état d'abandon. Il sera plutôt considéré comme un état indécis entre deux pôles, un flottement entre deux rives sans s'identifier à nulle part.

Par la suite, ce qui est frappant, c'est que, pendant le voyage à travers cet espace dépaycé, l'histoire décrit sans cesse des moments forts unificateurs. En effet, ce récit est rempli d'interrogations sur le lien entre les êtres humains et aussi sur l'échange ou la fusion des axes spatio-temporels.

Par exemple, Face à madame Leduc qui lui a demandé des nouvelles à propos de son voyage, Éveline se questionne :

... Un instant elle hésita à le (le télégramme) montrer à cette étrangère. Mais en était-ce vraiment une? Pour Éveline, dans la vie, il n'y avait eu que peu d'étrangers, car spontanément elle était amie des êtres. Et une compagne de route, la nuit en pleine campagne mystérieuse, qui écoute, qui parle, qui comprend, est-ce que ce pouvait être une étrangère? (EV p.20.)

Encouragée et réchauffée par les "inconnus" qu'elle avait rencontrés par hasard au cours de son voyage solitaire, Éveline ressent de plus en plus que "presque tous les humains, au fond, sont nos amis<sup>20)</sup>".

Par surcroît, c'est surtout les histoires qu'Éveline raconte dans l'autobus qui relient les gens en évoquant leurs passés et leurs présents.

... C'était très étrange ce qui se passait autour d'elle : à l'entendre, à la voir, elle qui était certainement très vieille, tous paraissaient rajeunis, égayés, et non seulement elle les rendait ainsi en restituant aux gens leurs propres souvenirs, mais c'était aussi elle, apparemment, qui leur faisait découvrir la beauté, l'intensité du présent. (EV p.35.)

Ses histoires rassemblent non seulement les gens du monde d'ici, mais aussi rappellent les "âmes des disparus" à travers les souvenirs. De plus, en écoutant un étranger parler, Éveline, "délicieusement dépayée", avait l'impression qu'elle "se promenait elle-même parmi ces paysages, très loin, ... cependant si proches en cet instant<sup>21)</sup>".

Ainsi, l'intérieur de l'autobus se transforme en espace fort évocateur et unificateur : le passé et le présent, la mort et le vivant et le lointain et le proche s'échangent et se réunissent.

Cependant, ce qui attend Éveline au bout du voyage, c'était la nouvelle de la mort de son frère, Majorique. Éveline sera, toutefois, chaleureusement accueillie par la famille qu'il avait laissée: ce qu'il a appelé "sa petite société des nations<sup>22)</sup>", "une des familles les plus riches, les plus variées du monde<sup>23)</sup>". Cela veut dire que Majorique a réussi à rassembler à peu près tous ses enfants pour s'installer à côté de lui. Chacun d'eux s'est marié avec une personne de nationalité différente. Voici "une famille aux ramifications norvégienne, hollandaise, irlandaise<sup>24)</sup>". Or dans la famille, se volent et s'échangent tant de langues différentes et toutes sortes de physionomies. L'unique but de Majorique était-il de réunir, ainsi, tous ses parents éloignés de tous les coins du monde? Éveline se le demande.

Quoi qu'il en soit, Éveline est comblée de gratitude pour la générosité de Majorique, surtout de lui avoir fait don de "cette famille variée, étrange comme l'humanité elle-même<sup>25)</sup>".

Au milieu des conversations heureuses avec les membres de la famille, un des petits fils de Majorique, Frank fait savoir à Éveline que son Granpa lui avait souvent parlé d'une "Auntie dear" (Éveline), notamment sur son enfance. Ce garçon lui demande également de raconter "some other fine stories about the old people...<sup>26)</sup>". Tout à coup frappée d'une sensation radieuse, Éveline songe.

... Tous les moments de la vie s'échangeaient parfaitement, ..., le passé et le présent, son enfance et celle du petit Frank, comme si c'était cela, la mort : tous les instants

enfin réunis. (EV p.83.)

Ainsi, au cours de son voyage à travers la nuit dépaycée, Éveline crée et éprouve tant de moments unificateurs. Par surcroît, cette expérience, comme si c'était le leitmotiv du récit, sera renchéri et renforcé encore à l'aboutissement de son voyage: d'une part, la famille de Majorique, symbole même de la solidarité des êtres humains, d'autre part, les instants merveilleux de leur réunification, dans un sens spatio-temporel.

Donc, ce qui est remarquable ici, c'est que l'espace dépaycé constitue par excellence un champ de force qui engendre des moments forts unificateurs. Chez Gabrielle Roy, c'est à travers le dépaycement, cette sensation surgie du "néant-intervalle" qu'on peut accéder au sens véritable de la réunification des êtres humains à tous les degrés<sup>27)</sup>.

Par ailleurs, il est à souligner que Lévinas observe la possibilité de l'ouverture à l'autrui au sein de la conscience non-identique.

La différence qui bée entre moi et soi, la non-coïncidence de l'identique, est une foncière non-indifférence à l'égard des hommes<sup>28)</sup>.

D'autre part, le philosophe évoque l'image du soi dépersonnalisé, tout submergé par la nuit.

Ce qu'on appelle le moi, est, lui-même, submergé par la nuit, envahi, dépersonnalisé, étouffé par elle. La disparition de toute chose et la disparition du moi, ramènent à ce qui ne peut disparaître, au fait même de l'être auquel on participe, bon gré mal gré, sans en avoir pris l'initiative, anonymement<sup>29)</sup>.

À la fin du récit, le cortège, tournant, amène Éveline jusqu'au cimetière au sommet de la colline. De là, elle aperçoit en bas, pour la première fois, l'"océan" qu'elle avait tant eu envie de voir. Ainsi, son voyage débouche finalement sur l'océan, "rien que de l'uni, de l'infini, le calme parfait<sup>30)</sup>".

## V Dépaycement entre la vie et la mort

L'analyse de *Ely! Ely! Ely!* et *De quoi t'ennuies-tu, Éveline?* nous a révélé que la nuit et les espaces dépaycés apparus dans ces récits reflètent bien un sentiment de

dépaysement très spécifique à Gabrielle Roy. En effet, cette sensation a marqué profondément la vie de la romancière. Il est à noter que cette sensation du "non-identique" jaillie du "néant-intervalle", est reliée, chez cet auteur, à la lucidité ou à la transparence de la conscience. Chez elle, ce sentiment permet de voir les choses de la façon la plus éclairée. En plus, ce qui est remarquable, c'est au sein du dépaysement que les moments unificateurs sont ardemment recherchés et réalisés.

Comme nous l'avons déjà vu, Gabrielle Roy a écrit ces deux récits quelques années avant sa mort. D'autre part, comme son autobiographie et ses romans autobiographiques nous le racontent, la mort de sa mère lui a laissé des remords indélébiles tout au long de sa vie. Sa mère est morte sans se réconcilier vraiment avec sa fille qui l'avait quittée pour partir en Europe. Ainsi, on entend dans ces récits l'expression de sa recherche la plus chère, celle des instants enfin réunis, avec d'autant plus de profondeur et d'urgence qu'elle fait intensément écho à sa propre vie.

Gabrielle Roy, face à la mort, aurait décrit dans ces deux récits le dépaysement en tant que signifiant fondamental du passage entre la vie et la mort.

"De quoi t'ennuies-tu?", Gabrielle Roy n'aurait-elle pas posé cette question, non seulement à Éveline, la projection de sa mère, mais à elle-même? Oui, il n'est jamais trop tard, même maintenant, pour se réconcilier. Car, certes, adviennent les instants qui réunissent enfin le soi et l'autre, le passé et le présent, le lointain et le proche, et la mort et le vivant.

### Notes

- 1) Toutes les citations dans cet article seront tirées de *De quoi t'ennuies-tu, Eveline? Ely! Ely! Ely!* Gabrielle Roy, Boréal, 1988. D'ailleurs, nous indiquons dorénavant *De quoi t'ennuies-tu, Eveline?* de EV, et *Ely! Ely! Ely!* de EL lors de la citation.
- 2) A propos des détails de la formation des récits, l'éditeur l'explique à la préface de son exemplaire de Boréal compact.
- 3) *De quoi t'ennuies-tu, Eveline? Ely! Ely! Ely!* Gabrielle Roy, Boréal, 1988, p.12.
- 4) *Ibid.*, p.27-28.
- 5) *Ibid.*, p.22.
- 6) *Ibid.*, p.101.
- 7) *La détresse et l'enchantement*, Gabrielle Roy, Boréal, 1988, p.11.
- 8) *Fragiles Lumières de la terre*, Gabrielle Roy, Boréal, 1996, p.162-163.
- 9) *Ibid.*, p.164.
- 10) *De quoi t'ennuies-tu, Eveline? Ely! Ely! Ely!* Gabrielle Roy, Boréal, 1988, p.104.
- 11) *Ibid.*, p.103.
- 12) *Ibid.*, p.104.

- 13) *Ibid.*, p.106.
- 14) *Ibid.*, p.106.
- 15) *Ibid.*, p.107.
- 16) *De l'existence à l'existent*, Emmanuel Lévinas, Paris, Vrin, 1984, p.96.
- 17) *Ibid.*, p.95.
- 18) *Ibid.*, p.105.
- 19) *De quoi t'ennuies-tu, Eveline? Ely! Ely! Ely!*, Gabrielle Roy, Boréal, 1988, p.84.
- 20) *Ibid.*, p.34.
- 21) *Ibid.*, p.42-43.
- 22) *Ibid.*, p.72.
- 23) *Ibid.*, p.72.
- 24) *Ibid.*, p.75-76.
- 25) *Ibid.*, p.94.
- 26) *Ibid.*, p.83.
- 27) Il est remarquable qu'on retrouve à peu près la même évocation que celle de la réunification de l'être humain ainsi que de la fusion des espaces spacio-temporels, dans les descriptions suivantes rédigées par G.Roy en rappelant les paysages du Manitoba; "Quand j'étais jeune, au Manitoba, une de nos promenades préférées était pour Bird's Hill. Qu'y trouvions-nous donc de si attirant? Là, en plaine uniforme, s'élevait, sans cause apparente, une singulière longue crête sablonneuse, ... Nous restions là, saisis de respect et d'étonnement. Peut-être avions-nous vaguement conscience que cette étrange crête de sable, sous nos yeux mêmes, unissait les temps, ceux que l'on dit révolus, ceux à venir, les nouveaux, les anciens, ceux qui persistent, ceux qui bouleversent, ceux que l'on croit morts, ceux que l'on appelle <aujourd'hui>, et que tous ces temps en vérité n'étaient qu'une seconde du grand tour de l'horloge". "Mon héritage du Manitoba" *Fragiles Lumières de la terre*, Gabrielle Roy, Boréal, 1996, p.164.
- 28) *Humanisme de l'autre homme*, Emmanuel Lévinas, Fata Morgana, 1972, p.108-109.
- 29) *De l'existence à l'existent*, Emmanuel Lévinas, Paris, Vrin, 1984, p.95.
- 30) *De quoi t'ennuies-tu, Eveline? Ely! Ely! Ely!*, Gabrielle Roy, Boréal, 1988, p.94.

(2000年11月7日受理)